

CHAPITRE QUATRIÈME

RÉVÉREND WALSTON BLAIS

1864-1881

Le premier Vicaire de St-Raymond

La paroisse déjà prospère avait besoin d'un homme énergique pour en prendre la direction et assurer la continuité des efforts dans la vie religieuse, après les rudes épreuves subies. L'Ordinaire nomma curé le Révérend Walston Blais, autrefois Procureur au collège Sainte-Anne de la Pocatière. Le jeune curé prit charge de son ministère à la fin de janvier 1864. Favorisé d'une excellente santé, d'un caractère énergique, d'habitudes financières précieuses et d'un zèle sacerdotal rempli de surnaturel, il entreprend tout de suite de mettre ordre aux affaires de la Fabrique, un peu délabrées par les épreuves précédentes. Malgré son courage et sa bonne volonté, il constate bientôt qu'il ne peut suffire à la tâche. Les familles sont nombreuses, le ministère sacerdotal des âmes, le plus important de toutes les fonctions pastorales, l'étendue même de la paroisse, tout réclame un second prêtre. Mgr l'Archevêque, venant au secours de l'abbé Blais et de ses nombreux paroissiens, lui envoie, quelques années après son arrivée, un jeune vicaire, l'abbé François-Xavier Guay.

L'Instruction Primaire

Monsieur l'abbé Blais s'occupe immédiatement de multiplier le nombre des écoles et de les doter d'institutrices diplômées, qui ont l'expérience de l'enseignement. Il secoue la nonchalance des commissaires d'écoles, peu habitués aux questions d'enseignement, obtient pour les institutrices, qui donnent leur dévouement et leur science aux enfants de la paroisse, un salaire plus en rapport avec leur travail et leurs importantes fonctions. Il fait lui-même la

visite de toutes les écoles, pour se rendre compte du degré d'instruction des enfants et de l'état des salles de classe. Les écoles construites précédemment sont dans un état presque lamentable; le Curé décide la commission scolaire à faire les réparations les plus urgentes, fait remplacer de vieux manuels usés et presque illisibles, donne lui-même des séries d'instructions religieuses et profanes aux enfants, afin d'augmenter leur bagage de doctrine chrétienne et d'éveiller leur intelligence en les mettant sur la route du savoir. Les jeunes de ce temps-là devront beaucoup à monsieur l'abbé Blais dans le domaine de l'instruction. Il aura donné à la commission scolaire un heureux élan vers le progrès.

Ignace Déry, préfet du Comté

Un des plus célèbres, parmi les fondateurs de St-Raymond, Ignace-Pierre Déry, maire de la paroisse depuis plusieurs années, devait recevoir une récompense publique de ses longues années de dévouement. Il fut nommé au poste, alors jalousement conservé par les vieilles paroisses, de Préfet du Comté de Portneuf. Les maires du Comté honoraient en même temps la jeune paroisse de St-Raymond, dont les habitants, par leurs initiatives comme par leur courage et leur dévouement à la petite patrie, avaient assuré la réputation solide et la prospérité. Le nouveau chef du comté de Portneuf se voyait aussi récompensé pour tout son dévouement comme arpenteur et sa généreuse activité dans les affaires paroissiales.

Sous son administration, le développement industriel s'accroît, le commerce du bois prend un essor considérable, au point de faire désirer ardemment des moyens de communication plus faciles.

C'est alors que le conseil municipal eut à considérer une résolution du conseil de Comté, demandant de "souscrire cent mille piastres au fonds capital du fameux *Chemin de fer de la rive Nord*", aujourd'hui le C. P. R. Mais nos administrateurs, comprenant que ce nouveau chemin de fer n'apporterait aucun avantage à la paroisse, puisqu'il devait desservir les riverains du St-Laurent, refusèrent de donner suite à la demande de fonds. Qui oserait les blâmer !

Le Pont de la Rivière Ste-Anne

Nous sommes à une époque de l'histoire de St-Raymond où les facilités de communication n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui. Pour passer d'une rive à l'autre de la Ste-Anne, il n'y avait d'autre moyen pratique que la traversée en *bac*; trois bacs reliaient les deux rives, l'un au bout de la terre de monsieur Homède Déry, l'autre au *fer-à-cheval*, le troisième à la *Pointe-Basse*, sur la terre de monsieur Curtis Clark; vestige d'une époque déjà lointaine, ce dernier bac est encore en service, rappelant les moyens primitifs mais fort utiles que nos pères avaient utilisés durant toute leur vie. Mais la circulation devenait plus intense; les bacs ne suffisaient plus; leur lenteur ancienne ne pouvait plus satisfaire la population et les activités voyageuses des paroissiens.

On construisit donc, à l'endroit même où se trouve le pont actuel, un pont en bois de deux arches appuyées à un même pilier au centre de la rivière; c'était alors le modèle architectural le plus pratique et le plus solide. Comme on était pratique dans ce temps-là, on crut inutile de se fatiguer les méninges pour trouver un grand nom à ce nouveau pont; il était peint en rouge: on l'appela tout simplement le Pont-Rouge. Comme les voyageurs n'étaient pas encore astreints aux lois modernes de la circulation, le conseil de la paroisse se contenta de donner à ceux qui utilisaient le pont l'exhortation suivante, le 1er septembre 1879: "Il est résolu de donner avis à la porte de l'église, que chaque voiture devra porter à sa droite pour donner au Pont-Rouge, près de l'église catholique de St-Raymond, (pour éviter la confusion avec celui de Ste-Jeanne de Neuville), une usure égale". Ce pont devait dans la suite exiger de fréquentes et dispendieuses réparations; on eut même recours à une répartition légale, pour obtenir des contribuables les fonds nécessaires à son entretien.

Cette répartition eut un épilogue pittoresque. Comme les conseillers accomplissaient souvent des besognes ingrates et fort ennuyeuses, on savait parfois reconnaître publiquement leurs œuvres et leur dévouement à la chose publique. À preuve, la résolution suivante: "Le trois janvier 1876, il est proposé par le conseiller Edouard Burke et unanimement résolu que, comme il reste

une somme de \$2.00 entre les mains du secrétaire-trésorier provenant de la répartition du Pont-Rouge, et que monsieur James Davidson sort de charge, qu'un diner soit payé à même ce fonds aux conseillers présents comme marque de sympathie". On n'oserait point dire que les conseillers municipaux de ce temps-là dépensaient les fonds publics en banquets, car si le geste était délicat, le repas ne dut pas être bien somptueux!

Le Chemin de Gosford

On parle encore de nos jours du fameux *Chemin de Gosford*. Ce chemin date de 1876. Au cours de cette année-là, la population de la paroisse suivait avec curiosité la construction d'un *chemin à lisses* qui devait passer par le canton Gosford, pour se diriger vers le Lac St-Jean. On n'était pas encore au règne de l'acier; c'est pourquoi les entrepreneurs décidèrent de faire voyager leurs locomotives sur des lisses de bois. Le *chemin de fer sur bois*, comme on disait, fut même entièrement construit de Québec au *Lac à l'Île*, et devait traverser la rivière Ste-Anne, les cantons Gosford et Roquemont, pour gagner le Lac St-Jean par une passe, encore indiquée sur les cartes géographiques, et située sur le *Bras de Garry*, où se trouve actuellement le pont du club Tourilli.

Ce voyage de Québec au *Lac à l'Île* devait être très pittoresque. On voit encore en imagination le chauffeur de la locomotive, dans les montées ou les détours un peu prononcés, sauter lestement sur le bord de la voie, ramasser quelques quartiers de bois pour alimenter la vapeur et regagner d'un bond son poste de chaleur; on voit aussi les "travailleurs", friands des douceurs canadiennes, sauter *en bas des chars* pour cueillir quelques framboises ou des fruits sauvages. C'était le bon temps! Arrivé au Lac à l'Île, le train repartait pour Québec à reculons, poussé cette fois par la locomotive essoufflée et *tousseuse*, qui refaisait en sens contraire le même chemin, de son galop de tortue, en gringant de toute sa ferraille.

Le Gouvernement provincial avait concédé à cette Compagnie de Chemin de Fer tous les lots du sixième, septième et huitième rangs de Gosford, à l'est de la rivière Ste-Anne, "à titre de sub-



Le village de St-Raymond vers 1890.

sides pour l'encouragement de la construction du dit chemin de fer Québec & Gosford Railway".

On peut voir encore des traces de l'ancien chemin sur lisse; c'est une des reliques anciennes de cette région, un souvenir des moyens primitifs de locomotion à vapeur.

Le Chemin de Fer Québec Lac Saint-Jean

Un bon matin, on se rendit compte que le Chemin de Gosford ne *marchait* plus. La compagnie avait cessé subitement ses activités et vendu tous ses droits à la Québec Lake St-John Railway Company, au mois de novembre 1879. Ce n'était point la neige, mais la finance, qui avait bloqué le chemin de Gosford. La Compagnie du Lac St-Jean, comme on disait, demanda au conseil municipal de St-Raymond un octroi de \$11.000.00, payable trois mille piastres par terme, suivant les étapes de la construction. Le conseil municipal accepta la proposition, car ce chemin de fer devait grandement favoriser le commerce de la paroisse, mais ajouta de nouvelles conditions au paiement de l'octroi. Or, il paraît que le président de la Compagnie, un monsieur Baby, avait la malice facile! Mécontent de ce que la municipalité veuille payer son octroi selon ses propres conditions, le président annule la proposition faite, refusant ainsi l'aide demandé, probablement parce que la Compagnie n'en avait plus besoin! Au bout de deux ans, les travaux de construction approchaient du village.

Décadence temporaire des mœurs paroissiales

En l'année 1880, comme l'activité était intense à St-Raymond, à cause de la construction du Chemin de Fer, comme aussi l'argent roulait à flots, répandu sans penser au lendemain par les employés de la compagnie, des étrangers pour la plupart, il y eut à St-Raymond une tourmente morale qui faillit compromettre l'avenir paroissial et le salut des âmes. Tous ces étrangers, Polonais ou Italiens pour la plupart, sans mœurs comme sans religion, répandaient leur dévergondage dans la paroisse, semant partout le mauvais exemple au milieu d'une population jusque-là bien conservée. Le Curé dut sévir souvent du haut de la chaire contre les mœurs scandaleuses des "poloeks" et contre ceux de nos canadiens qui tentaient de les imiter. La boisson, les danses, les crimes de toute sorte menaçaient de noyer la paroisse dans le vice. Ce qui aurait dû amener la prospérité matérielle de la place fut en train de gaspiller pour toujours la prospérité morale. La perversion se répandait en bouleversant l'ordre social et ralentissait l'ardeur des meilleurs, affaiblissait la piété, déracinait peu à peu la foi. Le Curé Blais, découragé de voir l'évolution bien triste de ses paroissiens, ne se sentant plus de taille à lutter efficacement contre le libertinage et l'immoralité des étrangers qui venaient gâter sa paroisse, donna sa démission, pour se retirer chez les Siens du Bon-Pasteur.

Le Curé Blais avait fait de sa paroisse une population paisible, religieuse; il voyait sur la fin de son règne l'Ennemi envahir sa grande famille, après tant de dévouement envers une paroisse qu'il avait rétablie financièrement et qu'il avait entretenue dans une vie religieuse solide. Il ne méritait certes pas les tristesses morales dont il fut accablé par la frénésie du progrès.



CHAPITRE CINQUIÈME

LE RÉVÉREND FRANÇOIS BERGERON

1881-1899

Retour à la ferveur

Le nouveau curé de St-Raymond, l'abbé François Bergeron, prenait une succession difficile, quand il arriva en notre paroisse, quelques jours après le départ de son prédécesseur. Homme prudent, prêtre d'un riche caractère, d'une vie surnaturelle intense, il commença par observer froidement la situation. Il ne voyait pas sans une grande inquiétude cette affluence d'étrangers dans sa paroisse; s'il désirait comme tous ses paroissiens de grandes facilités de communication entre St-Raymond et les centres les plus importants, il ne voulait pas que ses fidèles sacrifient leurs vertus morales aux avantages du progrès. Suivant la recommandation de l'Apôtre, il *prêcha fort*, comme on disait dans le temps. Sa prédication solide remit peu à peu les âmes d'aplomb et donna à la vie religieuse un regain de ferveur nécessaire et fort encourageant. La victoire morale était à peu près certaine, mais il fallut au pasteur lutter courageusement pour vaincre les dernières résistances. Plusieurs citoyens qui vivent encore pourraient raconter les efforts de l'abbé Bergeron pour donner à la vie religieuse de sa paroisse une ferveur d'autant plus nécessaire que le progrès matériel tendait à faire oublier les préceptes évangéliques.

Progrès matériel

Les employés du chemin de fer recevaient un salaire très élevé pour dix heures d'ouvrage, tandis que les employés des cultivateurs recevaient à peine cinquante sous pour une journée de quatorze ou quinze heures. Aussi, les cultivateurs eux-mêmes négligeaient leurs terres pour travailler au Chemin de Fer, et *gagner de l'argent*. Cette frénésie de devenir journalier était un danger qu'il fallait combattre chez une population avant tout terrienne.

Le Curé s'y employa de toute son influence, aidé par quelques citoyens plus clairvoyants, qui comprenaient que le bonheur d'une paroisse ne vient pas seulement de l'argent sonnante qu'on peut gagner. Heureusement qu'un grand nombre de familles, rebelles à ce progrès turbulent, réussirent à conserver intactes leurs traditions familiales.

La construction du chemin de fer avait augmenté considérablement le commerce local. Plusieurs familles de journaliers s'établissaient dans le village, se bâtissaient maison et dépendances; la Compagnie elle-même avait fait construire de grandes bâtisses, comme usines temporaires; un train spécial faisait chaque jour le voyage de Québec à St-Raymond; des marchands nouveaux ouvraient leurs établissements; toute cette activité trépidante augmenta considérablement les ressources financières de la population, et le village de St-Raymond progressait à l'allure des jeunes villes américaines. Il fallut même agrandir l'église paroissiale devenue incapable de recevoir toute la population. Le Curé, de concert avec ses marguilliers, fit donc construire de grandes galeries latérales, qui furent terminées le 15 juillet 1883.

Affaires Scolaires

Au milieu des progrès matériels considérables, le Curé ne perdait pas de vue le bien intellectuel et religieux de ses paroissiens. Il voulut que l'enseignement le plus solide fut assuré aux enfants; les foyers se multipliaient; le nombre des enfants augmentait sans cesse; il fallait de nouvelles écoles, que la municipalité scolaire construisait rapidement.

Rappelons ici que trois institutrices de l'année 1883 sont encore au milieu de nous; ce sont: Dame Alix Plamondon, veuve Tancrède Marcotte, dame Elodie Angers, veuve Napoléon Moisan, et demoiselle Joséphine Parent.

A cette époque, les institutrices recevaient un salaire qui ne dépassait pas \$100.00 par année. C'était peu, en considération des salaires qui se gagnaient *sur le chemin de fer*. La cotisation des contribuables n'était pas plus élevée; elle consistait, pour chaque propriétaire, à donner une corde de bois par année; si le propriétaire n'allait pas porter sa corde de bois à l'endroit indiqué,

il était obligé dans ce cas de payer dix sous par mois par enfant qui fréquentait la classe, soit quatre-vingt sous par année. Ce mode de paiement persévéra jusqu'à la nomination de monsieur Emile-L. Plamondon, en 1901, comme secrétaire-trésorier de la Commission Scolaire. Administrateur clairvoyant des deniers scolaires, monsieur Plamondon réussit à convaincre les Commissaires que des institutrices, ça ne se paye pas avec du bois de chauffage, et que le secrétaire ne doit pas avoir comme fonction principale celle de marchand de bois. On résolut donc d'exiger le paiement de la contribution scolaire en argent.

Notons en passant que monsieur Emile Plamondon détient le record des années de service comme officier public de notre paroisse. Il fut secrétaire-trésorier durant 41 ans: son inaltérable jeunesse lui promet de le laisser plusieurs années encore au service de ses concitoyens.

L'Aqueduc Perreault

La paroisse de St-Raymond n'avait encore à cette époque que cinquante ans; son organisation religieuse est complète, mais son organisation civile laisse encore à désirer: aucun service public contre l'incendie, aucun aqueduc. Cela nuisait au développement industriel de la place et n'assurait qu'une bien maigre protection en cas de feu. Le Conseil municipal, qui pouvait à peine équilibrer son budget, n'osait entreprendre des travaux publics de grande envergure. Il accorda cependant à monsieur Zéphirin Perreault, le 12 novembre 1887, la permission exclusive de construire un aqueduc, à condition de placer trois hydrans dans le centre du village. Cette permission comportait l'extraordinaire privilège d'une exemption de taxe pour trente ans.

Monsieur Perreault construisit un réservoir sur le coteau près de chez Michel Grégoire, pour emmagasiner les eaux et desservit les propriétaires du village par une conduite formée de tuyaux de bois. Ce service, qui apportait une grande amélioration à la population, fut vendu plus tard au docteur Homère Millot.

Le Moulin de la Chûte

C'est vers cette époque que le développement économique de notre paroisse vit naître une nouvelle industrie qui assurera du travail et des revenus à la population besogneuse de notre paroisse. Le 12 février 1888, monsieur Eugène Mouliérat vendait à J. L. Jackson, "paper manufacturer" un terrain situé à la Chûte Panet, où était construit un *moulin à scie* et un *moulin à farine*, avec le "droit d'utiliser les eaux de la rivière Ste-Anne".

Au mois de mars suivant, demande fut faite au conseil municipal d'une exemption de taxe pour un "moulin de pulpe à Chûte Panet". On devait y construire une écluse et un moulin. L'année suivante, monsieur Moïse Brugère construisait un pont sur la rivière Ste-Anne, près du moulin nouveau.

Au mois de mai 1891, le moulin fut incendié. Monsieur Antoine Genois, entrepreneur, construisit un nouveau moulin de 90 pieds par 60, terminé le 15 janvier 1892.

Moulin, machineries et écluse furent ensuite vendus à Thomas Logan, de Windsor Mills, qui le revendit au bout de cinq ans, en avril 1897, à la Canada Paper Company.

Depuis sa fondation, ce moulin à pulpe a toujours donné du travail aux journaliers de St-Raymond, en temps de crise comme dans la prospérité; les ouvriers du moulin, les bûcherons et les entrepreneurs forestiers y trouvèrent d'ordinaire des revenus plus que satisfaisants. Le moulin prendra le nom de News Pulp & Paper, pour s'appeler de nos jours la "St-Raymond Paper Company". La Canada Paper vendit ses propriétés vers 1904 à la St-Raymond Paper Company, dont l'honorable Trefflé Berthiaume était le *Grand Manitou*. Cette compagnie construisit vers 1906 le moulin à papier qui existe encore aujourd'hui. Cette industrie est une des plus florissantes de la région et possède dans les limites de notre paroisse, comme sur les terres voisines de la Couronne, de grandes limites forestières, où se font chaque hiver de nombreux *chantiers*.

Reconstruction du Pont

Toute la population rurale du nord de la rivière Ste-Anne n'avait que le Pont-Rouge de 1875 pour trouver accès au grand village et à la gare du chemin de fer. Ce pont nécessitait de continuelles réparations; ennuyé de ces dépenses répétées, le Conseil municipal demanda au Gouvernement, par l'entremise du député, Jules Tessier, des secours pécuniaires pour la reconstruction du pont. Notre représentant provincial obtint les fonds nécessaires pour la construction d'un Pont de Fer, à condition de payer l'évaluation du pont en bois, estimé à \$1,740.00.

Le 21 janvier 1889, le vieux pont est vendu publiquement à l'enchère, à la porte de l'église, et adjugé au plus haut enchérisseur, monsieur James Nortorn, au prix fabuleux de \$46.00.

La Dominion Bridge construisit rapidement le nouveau pont, qui fut béni et inauguré solennellement le 15 octobre de la même année, avec un accompagnement obligato de discours de circonstances par le Premier Ministre, l'Honorable Honoré Mercier, (venu par train spécial conduit par monsieur Michel Marcoux), le Député, monsieur Jules Tessier et le Maire, Joseph Linteau. Le cadeau était remarquable et valait les nombreux applaudissements prodigués aux orateurs. On peut comprendre par ces derniers détails, que l'usage politique d'inaugurer un Pont par de grandes envolées oratoires ne date point d'hier!

Fondation de Ste-Christine et St-Léonard

La paroisse de St-Raymond formait un territoire immense; la colonisation de ce territoire groupa la population en certaines régions plus fertiles, en les éloignant du village où se trouvait le centre des affaires; quand il fut possible de former des paroisses distinctes avec les groupements les plus éloignés et les plus nombreux, l'Archevêque de Québec, n'hésita point à multiplier les paroisses, afin d'assurer aux catholiques tous les secours religieux. C'est ainsi que fut fondée la paroisse de Ste-Catherine, le 26 août 1895, formée d'une partie de la paroisse de St-Raymond, de St-Basile et de Notre-Dame de Portneuf.

Deux ans plus tard, l'Evêque accordait l'érection canonique de la paroisse de St-Léonard de Port-Maurice, le 14 décembre 1897. Cette nouvelle paroisse, située entre le Lac Simon et le sommet des côtes du Pont-Noir, comptait déjà 250 familles et pouvait se suffire à elle-même.

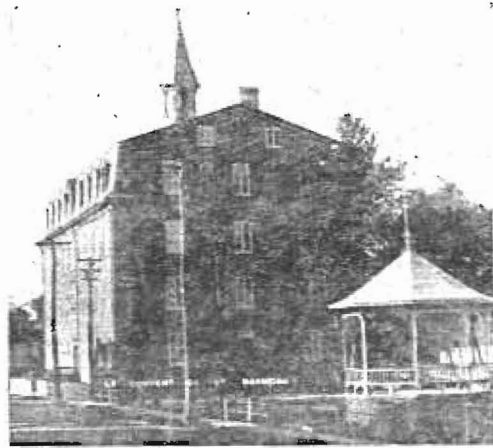
Pour ceux qui aiment les vieux noms, il est intéressant d'apprendre que les cinq concessions de St-Léonard, avant la fondation de cette paroisse, s'appelaient du nom étrange et baroque de Chapamanoine, nom déjà disparu, et qui était en train de se faire enterrer pour toujours. Nous n'osons pas commettre ce crime, même si nous n'avons pu trouver l'origine de ce vocable rare.

La paroisse-mère de St-Raymond se trouve donc morcelée en trois parties civilement et religieusement organisées. Le curé Bergeron, qui aimait tous ses paroissiens, n'a point vu partir ses enfants sans un serrement de cœur; mais il s'en consolera en songeant qu'ils auront une nouvelle église plus à portée de leur dévotion, et qu'ils reviendront souvent vers la paroisse-mère, qui restera jusqu'à nos jours le centre incontesté des activités commerciales et industrielles de la région. Dans son coin enchanteur, St-Raymond aimera d'un légitime orgueil à demeurer la *Reine des Laurentides*.

Fondation du Couvent

L'abbé Bergeron constatant avec regret l'insuffisance du système scolaire pour une population aussi nombreuse que celle de notre paroisse, réussit après maintes démarches à assurer à la jeunesse écolière une nouvelle fondation qui devait lui fournir une instruction et une éducation vraiment remarquables.

Le 28 décembre 1894, la Fabrique signait un engagement avec les révérendes Sœurs de la Charité de Québec, en vertu duquel cette institution religieuse convenait de construire un couvent dans le village et d'assumer les responsabilités de l'enseignement primaire et de préparer même de futures institutrices. La première supérieure, la révérende Mère Marie de la Providence, vint le 21 août 1896 avec deux compagnes prendre possession de la nouvelle Maison. Deux jours après avait lieu la bénédiction du Couvent par



Le couvent, dirigé par les Soeurs de la Charité.

Mgr Louis-Nazaire Bégin. Monsieur l'abbé Walston Blais, ancien curé de la paroisse, célébra la première messe dans la chapelle des Sœurs le lendemain. Au mois de septembre de la même année, 215 enfants s'inscrivaient à la nouvelle institution.

Avec une charité vraiment apostolique, avec un dévouement inlassable et une fidélité de chaque instant et de chaque jour, les Religieuses de la Charité continuèrent jusqu'à nos jours leur œuvre d'enseignement et d'apostolat et méritent à juste titre l'admiration et la reconnaissance la plus entière de tous les citoyens de St-Raymond.

Deux municipalités

La paroisse de St-Raymond fut une des premières à essayer de se gouverner par deux corps de Conseillers distincts: les cultivateurs et les gens du village avaient des besoins et des intérêts souvent divergeants. Une proclamation officielle sépare civilement le village de la paroisse au mois de décembre 1898. Désormais, Paroisse et Village conduiront séparément leurs propres affaires en marchant chacun de leur mieux vers leur propre destinée, tout en



Partie du village incendiée le 25 juin 1899.

conservant entre eux une amitié que rien ne pourra complètement séparer. Monsieur Napoléon Lafrance deviendra le premier Maire de la Municipalité du Village.

L'Incendie de 1899

Le 25 juin 1899, les paroissiens de St-Raymond se préparaient à une grande procession de la St-Jean-Baptiste, lorsque le feu éclata au centre du village, dans la partie commerciale. Les flammes poussées par un léger vent du nord-ouest, se propageaient rapidement. Au bout de trois heures, 40 maisons étaient réduites en cendres, malgré l'arrivée par train spécial d'un détachement de la brigade de Québec. On réussit cependant avec l'aide précieuse des pompiers de la ville à sauver le Couvent d'une destruction complète.

Cette conflagration avait mis un grand nombre de familles sur le pavé. Elles furent encouragées dans leur épreuve par la sympathie agissante de la population; les administrateurs municipaux, dont la sagesse et l'énergie furent admirables, prirent sans tarder les mesures les plus urgentes et aidèrent même par des secours temporaires les plus éprouvés. Grâce au courage de toute la paroisse, l'incendie ne devait pas laisser de traces trop cuisantes. Bientôt s'élevèrent de nouvelles constructions en brique; trois mois après l'incendie un village neuf avait surgi des ruines. De-

puis cette date, il se fait à chaque fête de l'Assomption une grande procession de la Sainte-Vierge dans ce qu'on appelle *le carré*, pour assurer désormais la protection de Marie sur cette partie du village si rudement éprouvée.

La leçon avait été dure pour la municipalité, qui décida l'achat d'une pompe à incendie et la formation d'un corps de vingt pompiers volontaires soumis à des exercices réguliers et prêts à répondre au premier appel du tocsin.

Première Banque à St-Raymond

L'incendie et la reconstruction avaient provoqué de considérables mouvements d'argent, conséquences des prêts et des contrats d'entreprises; c'est alors que s'ouvrit dans notre paroisse la première Banque appelée "Peoples Bank of Halifax". Cette Banque sera plus tard absorbée par la Banque de Montréal qui cédera elle-même la place à la Banque d'Hochelega.

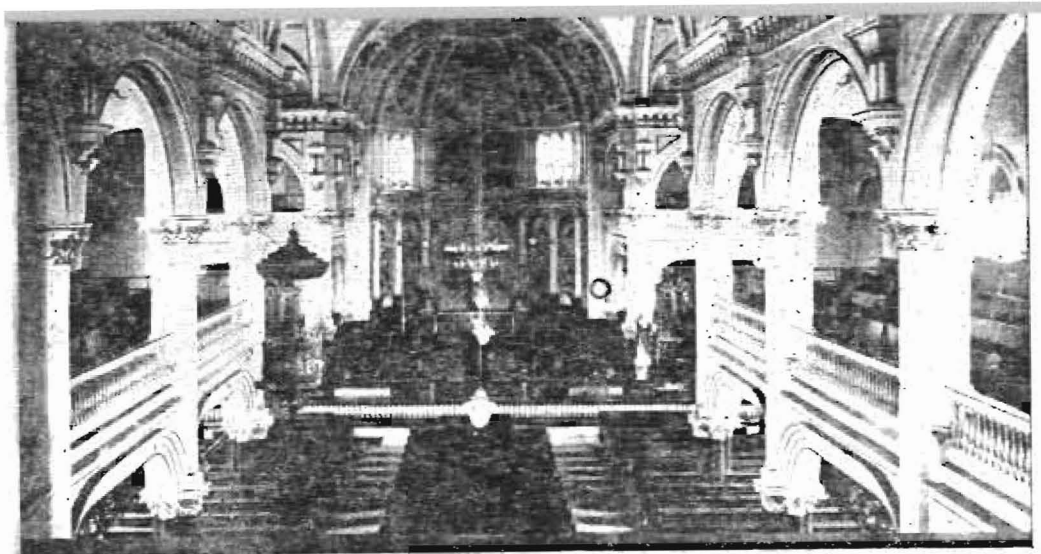
La première succursale de la Banque Nationale fut ouverte à St-Raymond le 12 juin 1906; elle eut comme premier gérant monsieur R.-A. Bradley; son gérant actuel est monsieur J.-A. Lauzier, assisté de plusieurs employés, qui, sous sa direction, font ensemble de notre succursale bancaire une des plus importantes de la région.

Reconstruction de l'Eglise

L'ancienne église, érigée en 1858, après l'incendie de la première chapelle, réclamait de grandes réparations. Comme on l'avait construite un peu à la hâte et sans plan d'architecte, elle contenait des défauts irréparables, qui rendaient sa restauration impossible; elle était d'ailleurs trop petite pour recevoir la population sans cesse croissante. Il fallait reconstruire.

Une grande *assemblée de paroisse*, tenue à la fin de l'été 1899, décide la construction d'un nouveau temple de 180 pieds par 80, avec sacristie du côté nord du Chœur, selon les plans de l'architecte Tanguay.

Mais une grande déception attendait alors les paroissiens.



L'intérieur de l'église de St-Raymond.

Leur pasteur, l'abbé Bergeron, qui avait présidé à la restauration spirituelle de la paroisse et avait prodigué son dévouement aux âmes pendant dix-huit ans, est nommé à la cure de St-Gervais. Ses œuvres et ses vertus lui avaient conquis l'estime filiale de tous ses paroissiens. Ce n'était pas sans de profonds regrets qu'on le voyait partir, mais on devait avoir la consolation de le voir revenir mourir dans la paroisse, qu'il devait continuer à édifier de ses vertus jusqu'à sa dernière heure.

Les Moulins à Scie de la Paroisse

Avant de changer de siècle et de vous raconter les principaux faits de notre petite histoire, sous la direction spirituelle d'un nouveau Curé, nous croyons intéresser les paroissiens en leur donnant ici un aperçu de l'activité forestière, qui fut toujours une des grandes ressources pour les travailleurs de St-Raymond.

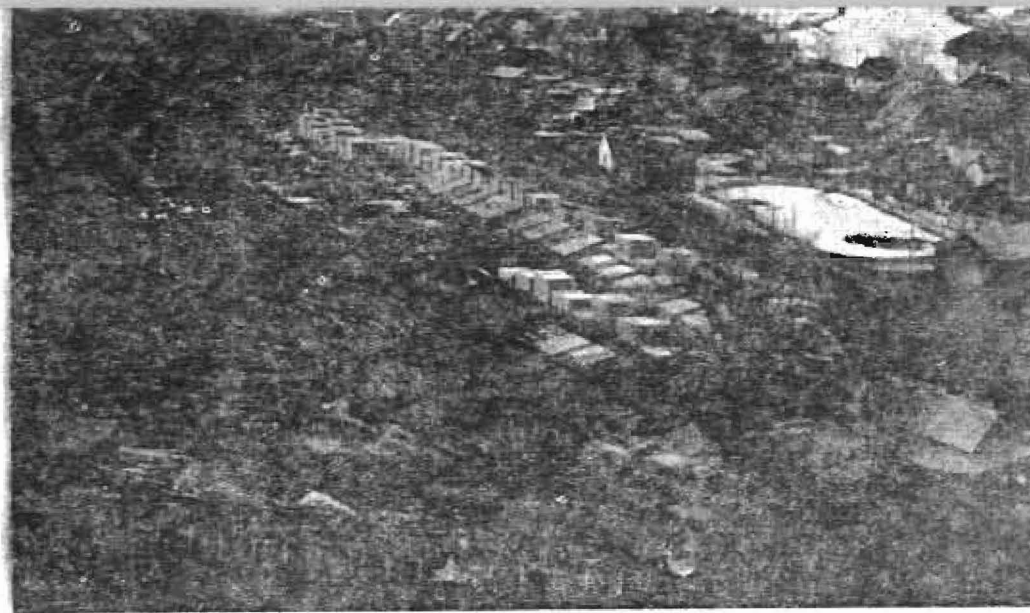
Durant cette première période de notre existence paroissiale, on comprit assez tôt les revenus que le bois pouvait apporter. Rapidement des scieries se construisent dans presque tous les rangs, offrant aux cultivateurs comme aux ouvriers de la forêt un travail continu et rémunérateur. Voici la liste des principaux *moulins à scie* distribués sur les bords de nos rivières: Les *Moulins* de: Michel Déry, rang Ste-Croix, sur la rivière Mauvaise; Révérend P.-J. Bédard, rang Petit Saguenay, sur la rivière Bédard;

Charles Déry, rang Gosford, à la décharge du Lac à l'Épinette;
 Pierre Déry, rang Gosford, sur la terre de Maurice Déry;
 Joseph Gagnon, rang du Lac Sept-Iles, sur la rivière Portneuf;
 Abraham Cantin, rang St-Mathias;
 Antoine Alain, sur la rivière Ste-Anne, terre de Michel Grégoire;
 Pierre Duplain, à l'extrémité ouest du village (Pierre Jobin);
 John Bornais, au village, sur la propriété Arthur Rochette;
 Napoléon Genois, sur la rue St-Louis, (moulin Readman);
 Elisée Pagé, sur la rue St-Cyrille;
 Joseph Légaré, sur la rue de la station, (Amédée Martel);
 Johnny Robitaille, rang Notre-Dame, (terre Ignace Plamondon),
 François Demers, sur le rang du Nord, (terre Alexandre Beaumont);
 Pierre Girard, au nord de la Rivière, (au pied des côtes);
 M. Season, moulin des Irlandais, à Bourg-Louis;
 Augustin et Moïse Martel, dans la Grande Ligne;
 Louis Leclerc, sur la rivière Portneuf, près du pont P. Dompierre;
 Napoléon Genois, sur la rivière Ste-Anne, à proximité du pont du
 Chemin de Fer;
 Napoléon Piché, sur le chemin de Kennedy;
 Xavier Voyer, au Petit Saguenay.

Ces vingt-et-un moulins, qui étaient des entreprises privées, ont peu à peu disparu, soit pour faire place aux grandes compagnies, soit pour passer en d'autres mains et se laisser volontiers moderniser. On compte encore les moulins de MM. Adélar Moisan, Rosaire Robitaille, Xavier Voyer, Amédée Martel et Antoine Côte.

La plus importante de ces anciennes entreprises était celle de Napoléon Piché. Son moulin, construit en 1890, fut vendu ensuite à Harry Atkinson puis à Harold Kennedy; une centaine d'ouvriers y avaient de l'emploi jusqu'en 1927, alors qu'il fut vendu à Menjobagues Lumber Co., et démolit deux ans plus tard.

La plupart des moulins à scie de cette première époque étaient de mécanisme ingénieux mais assez primitif; on connaissait alors l'usage de la scie circulaire, mais elle n'était pas à portée de toutes les bourses. Les billes de bois s'avançaient très lentement vers



Moulin à scie et cour à bois de M. Adélar Moisan.

les dents d'une scie de long, fixée à un brancard qui se balançait de haut en bas au moyen d'une bielle actionnée par une roue à palettes; ce procédé était très lent et laissait au scieur le temps de regarder passer les voitures et de *prendre une jasette* avec les amis qui venaient faire un tour au moulin. On dira plus tard avec un petit sourire d'ironie que "le père Louis Leclerc avait le temps d'aller faire ses semences entre deux traits de scie".

Avant de clore ce chapitre, nous avons le devoir de remercier ceux à qui nous devons nos renseignements sur les activités civiles de notre paroisse. Les registres municipaux de la paroisse, depuis sa fondation jusqu'à 1872, ont été détruits par le feu; c'est donc de vive voix que nous avons recueilli tous les principaux détails comme les renseignements les plus importants concernant la municipalité. Nos informateurs bienveillants ont été messieurs Homère Déry, Pierre-John Duplain, Emile-L. Plamondon, Arthur Paquet, Jos-E. Savary et Théophile Cantin. Grâce à eux nous avons pu vérifier ou apprendre du tout au tout une foule de faits intéressants, parmi lesquels nous avons puisé pour rédiger ces notes historiques. Que ces vénérables vieillards daignent accepter l'expression sincère de nos plus chaleureux remerciements.

Rappelons en passant que les deux plus proches descendants

des tout premiers colons de St-Raymond sont monsieur Homède Déry, petit-fils de Ignace-Pierre Déry et monsieur John Duplain, petit-fils de Pierre Duplain.



CHAPITRE SIXIÈME

RÉVÉREND JOSEPH-ARTHUR ROY

1899-1904

Essai sur la mentalité paroissiale

Il est assez difficile pour un narrateur sans expérience d'écrire les évolutions rapides d'une paroisse qui progresse sans s'arrêter. Mais nous croyons nécessaire, pour l'information de l'histoire, de tenter la description sommaire de la mentalité paroissiale.

Cette paroisse est séparée des autres par la configuration même de son sol, enclavée qu'elle est entre des montagnes, qui la protègent et lui permettent de conserver jalousement ses plus profondes traditions.

Paroisse bâtie sur les sacrifices et les épreuves sans nombre de ses fondateurs, elle garde invinciblement sa considération et son amitié pour ceux qui ont poussé sur sa terre et manifeste spontanément une certaine défiance, un peu de mépris pour ceux qu'on appelle ici des étrangers, des importés. Un jeune peuple est justement fier de ses rudés origines et de l'héroïsme propre à ses ancêtres; il n'est pas surprenant qu'il garde une résistance incorrigible à toute infiltration extérieure et une crainte instinctive de voir son pays envahi et conquis par ce qu'il croit être des réfugiés.

Cependant, une paroisse naissante, c'est comme un jardin neuf; sur les plates-bandes ou les carrés du nouveau jardin, il y a toujours place pour quelques fleurs hétérogènes, pour des plants vigoureux venus d'ailleurs, sans que le jardinier ait à craindre

que ces nouvelles pousses accaparent tout l'humus d'un sol fécond. Il y a des essences faciles d'acclimatation, qui ne peuvent que donner au jardin un charme particulier et compléter l'harmonie de ses fleurs et de son parfum. Au lieu d'épuiser le sol comme des parasites, ces plantes venues d'autres jardins prennent de nouvelles racines dans une terre qui leur convient à merveille, poussent de leur mieux, sans nuire aux fleurs voisines, finissent par se faire admettre sur la plate-bande par les fleurs indigènes, ne manquent pas de répandre un parfum bienfaisant qui se combine harmonieusement avec celui des autres fleurs pour faire de tout le parterre la joie des jardiniers, le paradis des oiseaux-mouches et l'admiration des propriétaires.

Ainsi en est-il de notre paroisse; ceux qui ont pénétré pacifiquement nos frontières ont fini, en donnant le meilleur d'eux-mêmes, par se faire admettre et aimer des naturels du pays et ont enrichi de leur dévouement et de leurs œuvres notre vie paroissiale.

Nos familles paroissiales ont conservé, surtout dans les rangs, mais aussi dans le village, plus moderne pourtant, les meilleures traditions canadiennes-françaises enracinées ici par leurs ancêtres.

On remarque d'abord un grand amour de sol de la petite patrie, une adoration fervente pour la grande forêt, qui appelle chaque hiver nos bûcherons vers son dur travail, un attrait irrésistible vers le calme reposant de nos grands lacs, une prédilection marquée pour les sports robustes et délicats de la chasse et de la pêche, voire même du braconnage.

Dans leur manière de vivre, nos co-paroissiens ont gardé des ancêtres cette simplicité de coutumes, cette bonté accueillante qui font le charme de l'hospitalité canadienne, cette fraternité du bon voisinage, qui pousse chacun à rendre service à ses voisins, une fierté légitime pour les choses de la paroisse, un respect pieux de tout ce qui vient des ancêtres.

Dans la vie religieuse, une des caractéristiques de nos gens c'est la fidélité remarquable au *culte des Morts*, qui passe de génération en génération comme un héritage dont on garde scrupuleusement la richesse; une piété simple et de foi robuste, qui ne connaît pas le respect humain; le culte respectueux pour la *Croix*

du Chemin, autour de laquelle, dans chaque rang, se groupent durant la belle saison les familles voisines pour la *prière du soir*.

A côté de si belles vertus, il peut pousser des défauts, qui, sans mériter l'approbation d'une conscience droite et délicate, font mieux ressortir encore les qualités foncières de nos familles les plus fidèles aux vertus léguées par les ancêtres. On reconnaît même les familles les plus attachées à leurs aïeux, par le soin qu'elles ont de perpétuer les vertus de la race. Mais puisqu'il y a des défauts chez les paroissiens de St-Raymond, avouons-les avec franchise. On y trouve parfois un orgueil trop souvent méprisant pour l'étranger, un besoin irrésistible de luttes politiques, un amour un peu exagéré pour les danses canadiennes; chez pas mal de gens, un faible assez prononcé pour les libations généreuses. Heureusement que la foi profonde héritée des anciens vient corriger autant que faire se peut ce qu'il y a de pas assez chrétien dans nos habitudes paroissiales.

Espérons que nos fêtes du centenaire feront réfléchir tous les paroissiens, qui aimeront aller chercher dans la simplicité de vie, dans le courage héroïque, dans les vertus solides des fondateurs de St-Raymond les exemples d'une vie chrétienne et généreuse, qui préparera pour cent autres années le bonheur de notre vie paroissiale.

Construction de l'Eglise actuelle

L'abbé Joseph-Arthur Roy arriva à St-Raymond le premier octobre 1899; il assumait la lourde charge de veiller à la construction de l'église, dont les travaux avaient été confiés à monsieur Elisée Pagé. Le nouveau Curé avait une belle expérience acquise dans les paroisses de St-Etienne de Lauzon et St-Elzéar de Beauve. Son voyage en Europe avait agrandi le champ de ses connaissances. La population était heureuse que la Providence leur envoie un homme d'un grand sens surnaturel et dont le talent leur assurait le succès d'une entreprise aussi importante que la construction d'un nouveau temple.

A son arrivée, les fondations de la nouvelle église étaient déjà commencées; le Curé, assisté de monsieur Arthur Paquet,



veilla avec soin sur les travaux, encourageant les ouvriers, stimulant l'ardeur de tous, sans omettre les bienfaits de son ministère sacerdotal. Le 26 août 1900, Mgr Louis-Nazaire Bégin, Archevêque de Québec, bénissait la pierre angulaire. Et rapidement les murs élevèrent leurs rangs de granit provenant des carrières de Rivière-à-Pierre.

Nous nous dispenserons d'apprécier la valeur artistique de la nouvelle église, laissant ce soin à de plus habiles; le nouveau temple est en tout cas d'apparence majestueuse et répond aux besoins de la population. Les travaux d'intérieur furent confiés à monsieur Elisée Pagé, qui suivait plans et devis de l'architecte Georges Bussières. Malgré ses imperfections de style, notre temple paroissial peut rivaliser avantageusement avec les grandes églises construites à cette époque.

Pour assurer aux paroissiens les offices religieux durant la construction de l'église, bâtie sur une partie de l'ancien temple démoli, on avait construit une chapelle temporaire, où "le Saint-Sacrement a été transporté de la sacristie de la vieille église à la chapelle temporaire, escorté de la fanfare de St-Raymond".

La Lumière Electrique

Au commencement du siècle, notre village fut d'abord éclairé durant la nuit par les rayons de la lune, ensuite par des fanaux à l'huile. Dix-huit fanaux distribuaient ce qu'ils pouvaient de clarté dans nos rues principales, clignaient de l'œil aux passants en allongeant à leurs pieds une ombre mouvante qui les accompagnait en tournant autour des promeneurs. L'entretien de ces lumières primitives était accordé à un citoyen par contrat; la dernière année où l'on usa de cette forme d'éclairage, l'entreprise fut donnée au prix de \$149.00 "pour le nettoyage, l'allumage et la fourniture de l'huile de charbon à dix-huit lampes pendant deux cents nuits de la *brunante* à onze heures du soir".

Mais le village de St-Raymond, désireux de progrès et d'amélioration, n'hésita pas à suivre l'exemple des grandes villes. Le Conseil municipal accorde à monsieur Charles Julien de Pont-Rouge certaines faveurs pour la construction d'un pouvoir électrique sur le Bras-du-Nord de la rivière Ste-Anne, à cet endroit que tous connaissent et qu'on appellera "La Lumière". Monsieur Julien devait poser dans le village cinquante lumières au prix de huit piastres par année chacune. Ce pouvoir électrique assura aussi l'éclairage à domicile. Toutefois, le pouvoir n'avait aucune garantie de permanence; l'écluse du Bras-du-Nord subissait des dommages à chaque *coup d'eau*, de sorte que le service devint bientôt fort irrégulier. Après de fréquentes protestations, le Conseil, pour mettre fin aux difficultés avec le propriétaire, acheta son pouvoir électrique en mai 1914.

C'était un commencement d'étatisation. La Municipalité opérera cette petite usine durant dix années; mais ennuyée d'y faire de constantes réparations, elle vendit son pouvoir en 1924 à la North Shore Power, qui commençait alors à préparer le contrôle des pouvoirs électriques.

La Chapelle du Petit Saguenay

Nous avons constaté plus haut que la colonisation du Petit Saguenay n'avait pas été un succès; la plupart des colons Irlandais qui s'étaient établis dans cette partie de la paroisse avaient abandonné *la ferme*. La chapelle se trouvait donc passablement éloignée des autres colons, les Canadiens, qui s'étaient fixés au commencement du rang. Monsieur Joseph-Xavier Voyer fit "don à la Fabrique d'un terrain de 75 pieds par 65" pour assurer un nouveau site à la chapelle; monsieur le Curé Roy la fit transporter à cet endroit au cours de l'été 1904. C'est là que depuis cette date les habitants du Petit Saguenay vont à la messe, quand les prêtres de la cure vont leur faire la mission. Depuis l'automobile et les facilités de communication modernes, les saguenéens n'ont que rarement la mission et viennent faire leurs dévotions à l'église paroissiale.

Construction de l'Hôtel-de-Ville

Les activités paroissiales étaient nombreuses; cependant le Conseil municipal n'avait aucun endroit public pour ses délibérations; il tenait ses séances chez monsieur Elisée Pagé; la Cour des Commissaires se tenait à domicile, faute de salle publique où l'on pouvait rendre la justice; la brigade du feu ne possédait qu'un petit hangar pour son outillage; l'importance de notre village exigeait un local public convenable. Le Conseil accorde donc à monsieur Sigefroi Matte le contrat pour la construction d'un Hôtel-de-Ville avec tour, au prix de \$2,100.00. Le 7 décembre 1903, le Conseil municipal inaugurerait la nouvelle construction en y tenant sa première séance. L'année suivante, on acheta une cloche de 2,000 livres, qui, placée au sommet de la tour, sonnera le tocsin pour appeler les pompiers volontaires . . . en attendant de servir peut-être pour avertir la population d'un prochain bombardement aérien!

En 1909, monsieur Ferdinand Pagé agrandira l'Hôtel-de-Ville de manière à fournir un logement convenable au gardien, une salle spacieuse pour les réceptions et séances publiques, un large bureau pour le secrétaire de la Municipalité.

CHAPITRE SEPTIÈME

LE RÉVÉREND MAXIME-I. FILLION

1904-1926

Le 20 octobre 1904, monsieur l'abbé J.-A. Roy quittait la cure de St-Raymond. Il avait présidé à la construction de l'église et avait dépensé son zèle à la sanctification des âmes comme au soin de loger convenablement le bon Dieu dans une paroisse déjà très populeuse. Il a conservé l'estime de ses paroissiens et aimera lui-même à revoir de temps à autre ses ouailles; le bon Dieu doit lui adresser chaque jour depuis 1901 des bénédictions spéciales chaque fois que se célèbre la messe dans le magnifique sanctuaire qu'il lui a élevé.

Son successeur, l'abbé Maxime-I. Fillion, présidera aux destinées paroissiales durant vingt-deux ans. Dès son arrivée, le nouveau Curé s'attira l'affection de tous ses enfants par ses grandes qualités d'âmes, par son zèle surnaturel, par sa grande sagesse et son amour paternel de tous, des plus jeunes jusqu'aux plus âgés.

La Campagne de Tempérance

Après avoir étudié ses paroissiens, après avoir découvert les grandes qualités et les faiblesses de son nouveau troupeau, l'abbé Fillion entreprit avec un courage, une sagesse, une délicatesse de procédés qu'enrichissait son zèle des âmes, une grande campagne de tempérance. La société de l'Abstinence totale, fondée en 1844 par le Curé Robson, avait perdu son influence. Les travaux de construction du fameux *Chemin de Fer*, comme le penchant de certains paroissiens pour le *brevage*, une licence d'hôtelier qui permettait la vente de la boisson, tous ces facteurs avaient contribué à rendre fort inquiétant pour l'esprit chrétien et la paix paroissiale le fléau de l'alcoolisme.

Le Curé, voyant le malheur qui menaçait les âmes comme les corps, entreprit la guérison de la maladie. Il invita d'abord le

Révérénd Père Etienne Gauvreau, dominicain, à prêcher une grande retraite aux paroissiens. Il profita de cette prédication, qui obtint un merveilleux succès, pour rétablir dans la paroisse la Société de Tempérance. Avec un tact et un doigté digne de ses hautes qualités, l'abbé Fillion réussit à convaincre tous les citoyens que la tempérance ne saurait apporter de bons fruits si ne disparaissait point la licence qui permettait la vente des boissons et offrait une occasion perpétuelle aux libations et aux désordres. Son esprit surnaturel et son habileté jointes ensemble remportèrent la victoire: la licence d'hôtel disparut enfin, sans qu'aucun citoyen ne s'en soit porté plus mal, bien au contraire.

Le Pèlerinage de Martin Laplanche

Voici une légende sur la tempérance à St-Raymond; elle a été recueillie par un enfant de la paroisse.

De Portneuf à Chicoutimi, jusqu'à Batiscan et même aux Trois-Rivières, tout le monde connaissait Martin Laplanche, le forgeron de St-Raymond. Sa réputation était si bien établie et si répandue qu'une fois même, pour un cas difficile, on l'avait demandé à Berthier, quasiment à Montréal.

C'est que c'était un fameux forgeron ce Martin Laplanche. Haut de six pieds et large en proportion, il était d'une force prodigieuse: l'exploit du maréchal de Saxe brisant un fer à cheval avec ses mains n'était qu'un jeu pour notre homme, et, lorsque son marteau frappait sur l'enclume la pièce de métal rougie, les étincelles jaillissaient innombrables, s'envolaient à travers la forge, tourbillonnant autour du forgeron, éclairant d'une lueur rougeâtre sa grosse figure barbue, qui prenait alors un aspect diabolique si effrayant, que l'apprenti, Henri Tremblay, le considérait avec effroi, et, dans l'ombre, se signait dévotement.

Là où Martin excellait, c'était à ferrer les chevaux. Pour cela il n'avait pas son pareil. Quand on lui amenait une bête difficile, il vous avait une façon de lui passer tranquillement la main sur le dos, du garot à la croupe, puis, tout d'un coup, de lui saisir la patte de derrière, qu'il assujettissait sous son bras, et appuyait le sabot sur son genou légèrement replié, si vite et si solidement, que